

MAURICE GARÇON, l'éloquence et la plume

Celui qui fut à la fois Académicien et l'un des plus grands avocats du XX^e siècle a consigné presque tous les soirs, depuis 1912 jusqu'à sa mort en 1967, les événements dont il fut le témoin ou l'acteur.

Ce journal rédigé sur des carnets d'écolier numérotés de 1 à 43 et dans lequel sa vie familiale et son activité d'avocat ne furent que rarement évoqués, fut confié à sa mort à sa fille Françoise (1). Dans son testament il lui laissa le soin de le publier après un certain délai, si elle l'en jugeait digne, ayant lui-même renoncé à le faire et surtout à le détruire. Ne note-t-il pas : *«Qu'ai-je construit ? Rien. Tout mon art -si j'en ai- est verbal»*.

Le volume publié correspond à la séquence des cahiers 15 à 25 qui couvre la période des années 1939 à 1946 ce qui représente un quart du texte original. Des coupures de presse et des documents qui lui paraissaient importants étaient parfois insérés par Maurice Garçon dans son journal.

Ce texte qui ne fut jamais retouché, écrit d'un seul jet pratiquement sans rature, rarement illisible est publié in extenso hormis quelques corrections et suppressions de passages sans intérêt. Pascale Froment qui a publié la biographie de René Bousquet l'a coédité pour les

Belles Lettres sous la forme d'un gros volume de sept-cents pages à la couverture rouge avec Pascal Fouché spécialiste de l'histoire de l'édition française. C'est une chronique exceptionnelle, minutieuse, de la culture des années d'Occupation à Paris, de celle de l'Europe et du monde qui plongeait dans la guerre.

Maurice Garçon vit alors dans son hôtel particulier de la rue de l'Éperon, pas chauffé, dans un Paris soumis au couvre-feu. Il s'en échappe dès qu'il le peut pour écrire et se reposer dans sa propriété de Montplaisir à Ligugé près de Poitiers. Il y chasse, pêche, se promène dans sa voiture à cheval, aimant cette campagne dont il cultive la terre avec ses métayers et qu'il décrit avec lyrisme. : *«Je recherche moins les grands spectacles naturels que la sérénité de paysages*



sans accidents, j'aime les bois épais en été, les champs au printemps... n'est-ce pas un événement qu'un beau coucher de soleil, qu'un chant d'oiseau qu'un insecte qui passe affairé, qu'une fleur qui se balance au vent dans la prairie». Il y reçoit ses amis peintres, écrivains Gide, Mauriac, Cocteau, Montherlant... C'est là qu'il se réfugiera lors de la débâcle après sa dernière plaidoirie au Palais.

A Paris il est aux avant-postes de tout. On croise beaucoup de monde dans cette chronique *«Au Palais où tout se sait... il est assidu il écoute, engrange. Il dîne en ville, est reçu par ses pairs invité par le bâtonnier. En cette fin de Troisième République il observe avec distance la trajectoire de ce monde politique compromis dans les scandales et prend ses distances vis-à-vis des institutions judiciaires»*. Il a un regard féroce et juge de manière impitoyable la magistrature dont il évoque la lâcheté, la bassesse, aussi bien avant la Collaboration qu'au moment de l'épuration. Il a un regard redoutable sur le Barreau, la manière dont les avocats lorgnent le conseil de l'Ordre dont il ne sera d'ailleurs jamais membre et gèrent la situation pendant l'Occupation.

Maurice Garçon dit la vérité, il ne ment pas, ne se ment pas. Il enquête, visite, téléphone, sonde, recoupe, analyse il note tout sans retenue sur le moindre papier qui lui tombe sous la main et le soir *«encore en habit»*, raconte sa fille, il les étale et rédige son journal.

Curieux, il nous fait assister à une traversée haletante des années noires. Son récit foisonne de détails méconnus, parfois de révélations comme si nous ne connaissions pas la suite de cette escalade qui mène à la déclaration de guerre. Il nous fait vivre ses angoisses. 19 mars 1939 : *«L'angoisse de septembre recommence... L'Europe est en état d'alarme. Daladier demande les pleins pouvoirs ...»*. 22 août 1939 : il raconte avec verve et lucidité l'agitation diplomatique *«Hitler veut Danzig, les Polonais s'y opposent ; les Anglais et nous-mêmes avions dit que nous soutiendrions les Polonais»*. Puis l'interminable attente ce même 22 août ; *«Quelle affreuse alternative d'être obligé de céder encore... ou de*

s'engager dans une guerre hasardeuse d'où, même vainqueurs, nous ne sortirons que ruinés après avoir fait tuer notre jeunesse».

Il parle de tout ce qui est problème de survie au quotidien. Il raconte un dîner de misère coûteux chez Lipp : *«Comment font les pauvres gens ?»* alors qu'on ne manque de rien chez Maxim' : *«A la table de Sacha Guitry il y a du foie gras au porto... de l'alcool...»*. Sacha Guitry qu'il décrira comme une «bien triste putain» : alors que l'écrivain l'avait sollicité pour un procès en diffamation, il demandera finalement l'intervention d'un général allemand pour obtenir une transaction.

Il parle également du couvre-feu, de la méfiance et de la peur qui s'installent sous le joug de l'armée occupante.

Comment le situer politiquement ? C'est difficile à dire : *«Disciple de Renan et de France, j'ai grandi parmi des sceptiques et ceux de mon âge ont été méprisés par ceux plus jeunes qui croyaient en Barrès et à Maurras et en leurs doctrines»* qu'il détestait. Il est anéanti par le Front populaire : *«J'avais le sentiment d'assister à la disparition au moins provisoire du monde qui est le mien»*. Conservateur plutôt à droite, mais excédé par le comportement des gens de cette classe politique, il suit son inclination naturelle qui l'incitera à rester à distance, à refuser tout engagement. Comme les grands bourgeois de cette époque, il est maréchaliste de la première heure puis, choqué par l'armistice de juin 1940, devient farouchement anti-pétainiste et ne s'en cache pas, appelant Pétain «le con-vaincu». Il ne sera pas plus gaulliste, d'ailleurs. Il est contre le Front Populaire et profondément anticommuniste.